

Il faut imaginer Sisyphe heureux.

Albert Camus

Il y a des moments où l'on se découvre.
Pas dans la joie, mais dans l'effondrement.

Premier semestre de droit, résultats en ligne. Mes parents sont à côté de moi. Ils ont tout misé sur ma réussite, répètent depuis des années que je suis brillante, que c'est une évidence. J'ouvre la page. Neuf. Un neuf de moyenne générale. Le silence est pire que n'importe quelle remarque. Ma mère regarde l'écran, puis moi, puis l'écran. Mon père ne dit rien. Qu'est-ce qu'on peut dire ? « Ah ouais, pas terrible... » Je souris comme si c'était anodin, comme si je ne me désintérais pas.

Cette nuit-là, seule, quelque chose s'est cassé. Pas juste une déception. Quelque chose de vertigineux : j'avais cru être exceptionnelle. J'étais juste bien adaptée au lycée. L'excellence n'était pas moi, c'était un contexte favorable. Ce contexte venait de disparaître.

La honte est physique. Elle me brûle, me serre la gorge, m'empêche de respirer.

J'ai pensé abandonner. Pas le droit, mais l'idée même que mes efforts comptent. Si le travail acharné ne garantit plus le succès, pourquoi continuer ? L'espoir concret, celui qui dit « si tu travailles, tu réussiras », était mort. Et pourtant, autre chose a émergé. Pas une lumière au bout du tunnel, pas une révélation. Une phrase brutale : « J'ai des vrais objectifs dans la vie. » Pas « j'espère les atteindre. » Je les ai. Point.

Le second semestre, je perds un proche. Là où j'aurais dû m'effondrer complètement, j'ai tenu. Pas par héroïsme, par quelque chose de plus têtue. J'ai eu mon année, pas brillamment, mais je l'ai eue. Ce qui m'avait fait tenir n'était pas l'espoir. C'était autre chose.

Cette expérience résonne avec notre époque. Nous sommes la génération qui a grandi avec les promesses du progrès et qui hérite des catastrophes. À 19 ans, en 2026, on nous demande d'espérer face au climat qui s'effondre, aux démocraties qui vacillent. « Espérer malgré tout » n'est plus rhétorique. C'est LA question existentielle.

Mais peut-être que la question elle-même est piégée ?

I. L'ESPOIR COMME PIÈGE

Le capitalisme contemporain est une machine à produire de l'espoir. La « promesse méritocratique » : si tu travailles dur, tu réussiras. Cette promesse légitime les inégalités et maintient chacun dans la course.

Mon 9/20, c'était la collision entre cette promesse et le réel. J'avais joué le jeu, travaillé. La promesse s'était brisée. Mais au lieu de remettre en question le système, ma première réaction fut de me remettre en question moi. C'est moi qui n'étais pas assez bonne. Pas le système qui avait menti.

C'est exactement ce que fait le néolibéralisme : il privatise l'espoir. Avant, on espérait collectivement, avec notamment la révolution, le syndicat, l'État-providence. Aujourd'hui, l'espoir est individualisé. TON espoir de réussir TON projet. Si tu échoues, c'est de ta faute.

Lauren Berlant forge un concept éclairant : le « *cruel optimism* » (l'optimisme cruel). Cet attachement toxique à des promesses qu'on sait brisées. Nous restons accrochés à l'idée de la « vie bonne » même quand tout nous crie que ces promesses ne tiennent plus. Pourquoi ? Parce qu'abandonner l'espoir, ce serait abandonner le fantasme lui-même.

J'étais attachée à la promesse « si tu travailles, tu réussiras. » Mon 9/20 l'avait brisée. Continuer à espérer aurait été du déni.

Sur le climat, c'est identique. On espère un miracle technologique pour ne pas changer nos modes de vie. L'espoir fonctionne comme anesthésie, comme déni élégant. De nombreux climatologues estiment que nous dépasserons 3°C de réchauffement. L'espoir rationnel d'éviter la catastrophe est mort.

Et pourtant ils travaillent encore. « Je ne peux pas ne pas agir. » « Chaque dixième de degré compte. » Ils agissent sans espoir de sauver le climat. Avec la détermination de limiter les dégâts.

Viktor Frankl, psychiatre autrichien déporté dans les camps nazis, a observé quelque chose de troublant : ceux qui survivaient n'étaient pas ceux qui gardaient l'espoir d'être libérés demain. Cet espoir-là, constamment déçu, tuait. Ceux qui tenaient avaient un « pourquoi » vivre, un sens à leur existence, même dans l'horreur absolue.

« *Celui qui a un pourquoi peut supporter presque n'importe quel comment.* »

Ce qui faisait persévérer des hommes sans aucun espoir rationnel de survie n'était pas l'espoir. C'était quelque chose de plus profond.

Václav Havel, dissident tchèque sous le régime soviétique, reformule cette intuition de la manière suivante :

« *L'espoir n'est pas la conviction que quelque chose finira bien, mais la certitude que quelque chose a un sens, quoi qu'il advienne.* » Cette reformulation déconnecte ainsi l'espoir du résultat. On ne peut donner du sens sans attendre un résultat positif.

Quand j'ai perdu un proche au second semestre, j'aurais pu m'effondrer. Mais

j'ai tenu. Pas parce que j'espérais que ça irait mieux. Mais parce que s'arrêter n'avait aucun sens. Valider mon année ne ramènerait personne. Mais ne pas la valider aurait été une capitulation supplémentaire. J'ai agi sans espoir de récompense. Par refus de me laisser vaincre.

L'espoir peut motiver, mais il peut aussi paralyser.
Et surtout : on peut agir sans lui.

II. AU-DELÀ DE L'ESPOIR : CE QUI FAIT VRAIMENT TENIR

Spinoza et le conatus

Baruch Spinoza développe un concept central : le conatus, l'effort de toute chose pour persévérer dans son être. « *Chaque chose s'efforce de persévérer dans son être.* » Cet effort n'est pas orienté vers un but extérieur. Il est le but. Je persévère parce que je suis vivante. C'est ma nature même.

Quand j'ai repris mes études après mon 9/20, ce n'était pas par espoir de retrouver l'excellence. C'était parce que persévérer, apprendre, progresser exprimait mon conatus. L'alternative qui était d'abandonner aurait été une négation de moi-même.

Pour Spinoza, l'espoir et la crainte sont des passions tristes liées à l'incertitude du futur. L'homme libre vit dans l'amor fati c'est à dire l'amour du réel tel qu'il est. Cette idée libère : je n'ai pas besoin d'espoir pour justifier mon action. J'agis parce que je suis. Quand l'espoir meurt, le conatus reste. C'est lui qui m'a fait me lever le matin du second semestre. Pas l'espoir que tout irait bien. L'effort brut, têtue, de continuer à exister.

Hannah Arendt et la natalité

Hannah Arendt propose le concept de natalité : « *Le miracle qui sauve le monde, c'est finalement le fait de la natalité, dans lequel s'enracine ontologiquement la faculté d'agir.* »

Nous n'agissons pas par un espoir d'un résultat spécifique. On agit parce qu'on peut agir. Parce qu'on est capable d'initier quelque chose de nouveau. Chaque action humaine peut commencer une chaîne d'événements imprévisibles. Le futur n'est pas écrit. Non pas parce que nous espérons qu'il soit meilleur, mais parce qu'il est fondamentalement ouvert.

La chute du Mur de Berlin en 1989 l'illustre notamment. Personne n'espérait vraiment que le régime soviétique s'effondrerait. Puis quelques manifestations. L'impossible devient réel en quelques semaines. L'espoir n'a pas causé la chute du Mur. C'est elle qui a créé l'espoir rétrospectivement.

Ma génération a hérité d'un monde en crise. Nous n'avons pas l'espoir confortable que nos parents avaient. Mais nous avons la capacité d'agir, de

commencer du nouveau. Pas l'espoir que le monde sera sauvé. La possibilité de le transformer.

Hans Jonas et la responsabilité

Hans Jonas développe une éthique pour notre époque : « *Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre.* »

Nos actions affectent des générations futures qui ne peuvent pas se défendre. Nous avons un devoir envers elles. Le fondement n'est pas l'espoir que tout ira bien. C'est la responsabilité face à l'inconnu.

Quand je valide mon année malgré le deuil, malgré l'effondrement de mes illusions, je n'agis pas par espoir. J'agis par responsabilité envers moi-même future, envers celle que je serai dans cinq ans. Elle a besoin que j'agisse maintenant. Même sans garantie de succès.

L'espoir comme effet secondaire

Et si l'espoir n'était qu'un effet secondaire de l'action plutôt que sa cause ? Une étude de 2023 montre que 73% de jeunes militants climat se disent « désespérés » sur l'avenir. Mais 89% disent que militer donne du sens.

« Je ne milite pas parce que je pense qu'on va gagner. Je milite parce que je ne peux pas ne pas le faire. »

C'est exactement ce que j'ai vécu. Après mon 9/20, je n'ai pas retrouvé l'espoir puis agi. J'ai agi. Et progressivement, quelque chose s'est reconstruit. Pas l'espoir naïf du début. Une confiance gagnée sur le terrain.

Anna Tsing pose une question radicale : comment vivre dans les ruines ? Sa réponse n'est pas l'espoir d'une restauration globale. C'est créer des îlots de vie possible dans les décombres. Donna Haraway parle de « rester avec le trouble » plutôt que chercher des solutions optimistes. Un activisme sans espoir de salut global. Mais avec l'engagement de faire ce qu'on peut, là où on est.

CONCLUSION

« Espérer malgré tout ? » Ma réponse est brutale : NON. Il faut agir malgré tout.

Ce que j'ai appris cette nuit où j'ai fixé ce 9 sur l'écran, avec mes parents silencieux : la vie ne négocie pas avec nos espoirs. Elle continue, indifférente à nos attentes. Et nous continuons avec elle.

Pas par héroïsme. Par quelque chose de plus têtu. Le conatus de Spinoza : l'effort brut pour persévérer. Quand l'espoir meurt, quelque chose de plus primordial prend le relais.

Ma génération n'a pas hérité de l'espoir confortable de nos parents. Nous avons hérité des crises qu'ils n'ont pas résolues. Mais nous avons aussi hérité de la capacité d'agir. De commencer. De créer. Pas l'espoir que le monde sera sauvé. La possibilité de le transformer. Pas la certitude d'un avenir radieux. L'ouverture radicale d'un futur à écrire.

Ce que notre époque exige n'est pas l'espoir, c'est le courage de vivre sans certitudes. La force d'agir sans garanties. La lucidité de voir le réel et la détermination d'agir quand même.

Nous ne savons pas si nous limiterons le réchauffement, préserverons la démocratie, construirons un monde juste... Mais nous savons que nous pouvons agir.

Sisyphé pousse son rocher en sachant qu'il retombera, mais il le pousse quand même. Pas par espoir que le rocher restera en haut. Par la dignité du geste répété. Par le refus de se laisser vaincre, par la liberté que représente le choix de pousser.

J'ai perdu l'espoir d'être parfaite. J'ai gagné la détermination d'être présente. Présente aux cours, de m'ouvrir à d'autres perspectives de vie, de persévérer pour ce monde qui s'effondre et qui tient encore.

Notre génération perd peut-être l'espoir des lendemains radieux, mais elle gagne la lucidité de l'action sans garantie. Le courage de vivre dans l'incertitude. La capacité de créer dans les ruines.

Espérer malgré tout ? Non. Vivre malgré tout, agir, persévérer, tenir.

Quand on a 19 ans en 2026, nous n'avons pas le luxe d'attendre que les circonstances deviennent favorables. Nous agissons dans le monde tel qu'il est, pas tel qu'on espère qu'il soit.

Et paradoxalement, c'est peut-être cette lucidité qui rend l'action plus libre, plus authentique, plus digne. Le futur n'est pas écrit. Nous sommes encore là. Et tant que nous sommes là, nous pouvons agir.

C'est suffisant pour tenir.